

Libretto

DRAGO JANČAR

AURORE
BORÉALE

roman

Traduit du slovène par
ANDRÉE LÜCK-GAYE

libretto

Titre original :
Severni sij

© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36914-211-9

Drago Jančar est né à Maribor en Slovénie le 13 avril 1948. Après des études de droit durant lesquelles il est rédacteur en chef du journal étudiant – ce qui lui vaudra ses premiers problèmes avec le Parti communiste –, il entre au journal *Věčer*. Mais en 1974 il est arrêté pour «propagande en faveur de l'ennemi» après avoir fait circuler un pamphlet sur le massacre de la garde nationale slovène sous le régime de Tito, et est envoyé un an en prison dans le sud du pays où il fera également son service militaire. Ne pouvant réintégrer *Věčer*, il déménage à Ljubljana où il commence à travailler dans le cinéma et, en parallèle, se met à l'écriture. L'œuvre de Drago Jančar est considérable, se composant de romans (*Aurore boréale*; *Katarina, le paon et le jésuite*; *Cette nuit, je l'ai vue*, prix du Meilleur Livre étranger 2014, Phébus), de recueils de nouvelles (*L'Élève de Joyce*), de théâtre (*La Grande Valse brillante*; *Les tyrans mamelouks ont tous une triste fin*) et d'essais (*La Cruche brisée*; *Brioni*).

En 2011, il reçoit pour l'ensemble de son œuvre le Prix européen de littérature.

Devant la gare, Erdman aperçut la façade sombre d'une maison. Tout en haut, deux fenêtres étaient éclairées. Pendant un moment, il lui sembla que c'étaient les yeux de la ville qui guettaient. Il avança dans la rue vide en pataugeant dans la neige fondante. Quand il arriva au coin de la maison aux yeux luisants, une silhouette vacilla dans l'obscurité. La rue était complètement vide et l'apparition se retrouva inopinément devant lui. Elle devait sortir d'un porche ou de derrière un pilier, ou peut-être du sol. Derrière il y avait les façades sombres des vieilles maisons et dans les ténèbres matinales, au premier abord, il était quasiment impossible de distinguer la silhouette.

– *Hristos voskres*¹, cria l'homme. *Vaistinu voskres*².

Il chancelait, plié en deux, et ses mains agitées modelaient dans l'air des formes obscures. Pendant un instant, Erdman eut sans doute peur de cet homme barbu aux vêtements usés, il ne comprit sans doute pas le sens précis de ces mots, ni ces mouvements et ces gesticulations. Sur le moment, il ne put déterminer s'il avait devant lui un homme ivre ou dangereux ou un simple d'esprit. Il tenta de l'éviter mais celui-ci, d'un bond vif que personne n'aurait pu attribuer à une

1. Le Christ est ressuscité. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. En vérité, il ressuscite.

silhouette aussi gauche, lui barra le chemin. Erdman avait dans les oreilles le roulement du train, dans les yeux la lueur des gares isolées tout au long de la voie et maintenant il était frappé par le silence vide de la rue, les façades délabrées de ces maisons inconnues dans le matin sombre, et subitement par ce visage déformé, cette silhouette chancelante qui lui barrait la route.

Il posa sa valise dans la neige piétinée et sale. Il écouta le silence en attendant qu'une voix humaine sortît encore une fois du creux rouge de la bouche qui était devant lui. Erdman était fatigué et pendant un moment il lui sembla que la rue se dérobaît doucement sous ses jambes. Il attribua cette impression insolite à son long voyage en train, néanmoins il appuya la main contre le mur. Encore une fois, le bonhomme se cassa en deux et allongea le cou de sorte que son visage se dirigea vers le haut. Ensuite, il se redressa et s'approcha. Erdman sentit son souffle chaud sur son visage et il eut envie de s'en aller. De se détourner et de partir. Il ne se détourna pas. Il ne souleva pas non plus sa valise et ne repoussa pas l'apparition matinale car, à cet instant, il aperçut ses minuscules pupilles parfaitement calmes. Absolument calmes au milieu de ce visage barbu et déformé, au milieu de ce corps, qui s'agitait sans cesse dans tous les sens. Il ne pouvait détacher son regard de ses petits yeux creux et profonds comme s'ils étaient en équilibre au bord d'un gouffre, comme s'il y avait derrière eux une obscurité sans fond. Il restait là à regarder ces yeux et ce visage marqué par quelque chose qui était à l'intérieur de lui et en même temps, il voyait qu'en fait c'étaient des yeux taciturnes, très taciturnes. Ce n'étaient pas les yeux d'un homme dérangé ou ivre. C'étaient des yeux qui avaient peur. Mais pas de n'importe quoi, de quelque chose de simple et d'authentique et qu'il était impossible d'éviter. C'étaient les yeux de Fédiatine. C'était inéluctable, le visage de Fédiatine et ses yeux taciturnes, ses minuscules prunelles

noires, et l'abîme sombre, profond, derrière eux, il fallait qu'il les vît ce matin-là, les façades délabrées étaient à l'arrière-plan, la rue sale, le matin silencieux de la terre jusqu'au ciel. Et il fallait qu'il tressaillît en voyant les taches rouge sombre sur sa veste, en se disant que ces taches étaient des taches de sang. Une nouvelle fois, la rue se déroba sous ses pieds et il se cramponna au mur. Peut-être pensa-t-il alors qu'il ferait mieux de quitter cette ville, de lui tourner le dos et de quitter cet endroit. Il ne lui tourna pas le dos, il ne partit pas. Qui, en ce monde, à cause d'un vague pressentiment, quitterait une ville dont il voulait apprendre, savoir quelque chose, qui, franchement, arrêterait son pas pour un pressentiment? Le pressentiment est là pour conduire encore plus sûrement vers ce qui est inévitable. Et c'est pourquoi l'apparition matinale, avec ses pupilles noires et ses taches rouge sombre sur la veste ne sont, pour lui, rien d'autre qu'un homme ivre et chiffonné au regard un peu hébété. C'est pourquoi il restait là debout dans la rue alors même que Fédiatine s'était déjà perdu parmi les sombres façades des maisons tout en s'agitant sans cesse, alors que le messenger du matin, l'annonciateur de la résurrection, avait carrément disparu là dans ces façades. Debout contre un mur de la rue Alexandre, il n'en finissait pas de s'étonner du silence énorme et retentissant de ce matin, du silence et de son frémissement qui planaient sur la Mitteleuropa, résonnaient depuis les murs des rues de Prague et flottaient en bas, imperceptibles, avant de grignoter les pentes de Devin. Il regarda en direction de l'église franciscaine et attendit qu'une cloche sonnât.

C'était tôt le matin du premier janvier 1938.

Maintenant, c'est le soir et la musique retentit en bas. Les sons s'étirent, languissants, on dirait qu'ils remontent du sous-sol. Je devine les grands traits de la mélodie, mais je ne peux pas les raccorder. Je suis angoissé dans cette chambre et dans cette ville qui est restée vide, silencieuse, toute la journée. Il y a quelques heures seulement, un peu de vie est apparue dans les rues et, dans les escaliers et les couloirs de l'hôtel, des voix isolées ont galopé çà et là, pour se précipiter contre la porte de ma chambre. C'est le soir et les gens se réveillent. C'est un de ces jours où tout est sens dessus dessous. À la gare, dans l'obscurité du matin, le contrôleur avait les yeux troubles, il était peut-être même un peu saoul. Après avoir machinalement récité sa litanie, il a filé à l'arrière du train. Une dame s'est précipitée vers la sortie. Quand je suis sorti, elle n'était plus là, ni personne d'autre d'ailleurs. Devant l'entrée, les voitures des cochers étaient bien rangées. J'ai posé ma valise dans la première et je suis retourné sur le quai. J'ai écouté le train haleter dans le lointain. J'ai frappé à une porte. Rien. Pas de fiacre, pas de cocher, pas d'autobus, le vide. Des tas de neige sale dans une rue vide, des vieilles maisons aux façades décrépies, des lampadaires à la lumière vacillante. Voilà donc cette ville claire et aérée que mes vieux parents voulaient revoir. Ce crépuscule, ces petites lampes, ces tas de neige, ces briques qui affleurent sous le crépi qui tombe? Le souvenir est l'allié complaisant des gens âgés, il leur refait les peintures, il leur raconte des histoires. Par une fenêtre, là derrière, des chants, de la musique d'un gramophone ou d'une radio, des rires aigrelets de femmes. Ensuite le silence. Et cet homme étrange. La soupe de neige sous les pieds. Un petit somme agité dans cette chambre qui sera mon

logement. Vers dix heures, je tentai de déjeuner. Désordre, nappes éclaboussées, chaises renversées, restes de nourriture et autres traces de la nuit houleuse sur les tables, et sur le sol, rubans, confettis, morceau de mâchoire – reste d’une tête de cochon –, puanteur désolante. Maintenant c’est le soir, l’angoisse familière des chambres d’hôtel, en bas la musique de plus en plus forte. Ce matin, j’ai été au bord du fleuve. Eau noire. Rives sombres, branches saillantes d’arbres isolés dont la neige est tombée ou bien que le dégel a soudain fait fondre. Des oiseaux, des canards sauvages. Une rive haute, l’autre basse. Des deux côtés du fleuve, la ville, et derrière quelques maisons, petites, des jardins, des champs. Soudain, il m’a semblé que je me souvenais de ces champs qui se faufilaient entre les maisons et des clôtures branlantes. Ça ne tient pas debout, je ne crois pas aux souvenirs précoces des enfants, j’ai probablement ramassé cette image quelque part en passant, un soir, d’après quelques mots prononcés par mon père en dégustant sa soupe. En bas, près du fleuve, il n’y avait pas du tout la fraîcheur à laquelle on pouvait s’attendre. Pas le moindre petit vent pour éloigner l’air lourd, un peu chaud, de l’hiver. De la ville, des deux berges, des couches d’air réchauffé se traînaient dans les rues et s’étalaient au milieu des brumes dissipées sur l’eau si bien qu’il n’y avait rien de bon ni de léger en ce jour. Un de ces oiseaux que j’avais pris pour des canards s’éleva et tourna au-dessus de l’eau. C’était une mouette, une mouette rieuse, ou un goéland. Il s’éleva et se dirigea calmement vers la rive, noire de ce côté-là. J’allai vers le fleuve pour chasser de mes oreilles le roulement du train de la Saint-Sylvestre et de mes yeux la lumière des petites lampes lointaines et des gares isolées, pour que l’eau qui coulait emportât le trouble de ma tête. Mais là-bas non plus, ce n’était pas mieux, et sous le ciel qui se pressait contre le sol, un goéland tournoyait lentement. Il semblait lutter pour imposer son vol tournoyant. Seule une

loi physique insensée le maintenait dans les airs, mais elle le tirait aussi vers cette eau noire, et on voyait bien, quand il était en bas, qu'elle voulait le coller contre l'eau. Et cet oiseau, maintenant, n'en finissait pas de tourner dans mon souvenir sur le rythme de la valse qui, d'en bas, irrésistible et sans fin, traversait les murs, les couloirs, ma porte fermée, et pénétrait dans ma chambre. Et pourtant c'était calme, inhabituellement calme là-bas, le long du fleuve, en plein jour, l'hiver, et c'était étrangement paisible d'est en ouest. Je repensai à Prague où, un matin de l'automne dernier, j'avais flâné dans la ville vide au sortir d'une brasserie. Je me dis que, là-bas aussi, il y avait la même tranquillité et que quelqu'un était en train de marcher dans une rue étroite et sinueuse. Et au nord et au sud, quel que soit l'endroit où le regard ou la pensée se porte, partout, en ce grand jour, cette région d'Europe centrale, avec ses fleuves et ses berges, ses paysages vallonnés, ses montagnes et ses lacs et ses villes moyennes était étrangement calme. Partout en ce jour, le jour de l'an.

On cria quelque chose derrière moi alors que je regagnais lentement ma chambre. Combien de jours allais-je rester ou quelque chose comme ça. Si je le savais moi-même, si seulement je le savais. Lit défait, valise à sa place. Ces chambres d'hôtel, ces motifs sur les murs, ces odeurs familières, de vieux, de nettoyage de la veille. Des draps blancs et un lavabo dans un coin, une armoire marron foncé et une fenêtre à l'espagnolette abîmée. En bas de la musique, de nouveau une valse, le vacarme des invités. Quels qu'ils soient, ils m'attirent.

Le réceptionniste roux ne me demande plus combien de temps j'ai l'intention de rester, il ne tente plus non plus de m'entraîner à bavarder. Je lui ai donné les explications indispensables pour qu'il continue de m'informer comme tous les réceptionnistes du monde. Maintenant il me laisse tranquille, il me dit même bonjour aimablement. Hier matin, j'ai été réveillé par le tapage de la rue mais pas aujourd'hui. L'homme s'adapte vite, comme l'animal à son étable. J'ai manqué deux fois le petit déjeuner. Remonté et descendu la rue principale. Rue de janvier, visages sérieux, travail, fin des divertissements, visages gris, neige mouillée toujours sale. L'après-midi, j'ai lu, ensuite je me suis allongé comme ça sur le lit et j'ai regardé le plafond où j'ai vu des formes se dessiner. Une foule de visages inconnus de la rue, des yeux, des nez, des bouches, des mains et des pieds à foison, tout cela courait sur le plafond et des voix confuses passaient à travers la fenêtre. Je pense que je me suis assoupi un petit moment. Au sortir de mon sommeil ou de cette absence, j'ai essayé d'ouvrir la fenêtre. Espagnolette en mauvais état. Elle ne se laisse pas faire. Tout est immobile et étouffant et ma volonté de continuer à attendre s'efface.

À vrai dire, c'est un malentendu. Je ne peux croire que quelque chose ait pu retenir Jaroslav. Il a toujours été ponctuel. Et il était si sacrément pressé que j'avais dû tout laisser et passer la nuit de la Saint-Sylvestre dans le train. Et voilà maintenant trois jours que je perds mon temps ici.

L'employée de la poste avait les joues rouges et des dents extraordinairement blanches. Quand elle se leva pour dactylographier le télégramme, je vis qu'elle boitait fortement. Je fis savoir à Jaroslav que je l'attendrais jusqu'au sept, ensuite je

repartirais sans délai. Si du moins le télégramme l'atteint, peut-être est-il déjà en route. Le pire c'est que, d'une certaine façon, je suis le seul coupable. Là-bas dans trois jours, avais-je lâché : Marburg a/D. D'accord, avait dit Jaroslav, nous démarrerons le premier, moi j'arriverai par Trieste. Ensuite Zagreb et en route vers le sud-est. D'ici à la fin du mois, nous aurons un réseau de succursales installé. Bon, la fin du mois est encore loin et Jaroslav sera ici cette semaine. Le problème, c'est que je me suis moi-même enfermé dans ce trou de province. J'aurais pu dire Trieste puisque le train va jusqu'à Trieste et maintenant je me promènerais au bord de la mer et je mangerais des spaghettis dans une trattoria chaude et bourdonnante au bord de mer. Mais j'avais dit Marburg a/D, c'est-à-dire Maribor, j'avais seulement dit ça parce que là-bas, dans notre chaude cuisine, mes parents ne cessaient de parler d'une boule dans une église, du fait que j'avais trottiné dans un jardin ici quelque part, que j'avais écrasé quelques fleurs et que nous mangions une sorte de gros haricot. Mais maintenant, je ne vois nulle trace de ce jardin et de cette maison, rien que de la boue et des tas de neige sale devant les maisons et des visages gris et une chambre d'hôtel et Jaroslav qui n'arrive pas. Mais je me souviens de la boule dans l'église, elle doit bien être quelque part. J'allai au cinéma pour me distraire un peu. Bagarre pour un garçon, un film au contenu magnifique, voilà comment c'était présenté. Au cinéma, le sol était noir et le gars assis à côté de moi n'arrêtait pas de taper du pied avec ses brodequins. Je l'ai regardé mais je n'ai pas réussi à le calmer. Lil Dagover, l'actrice, singulièrement belle, le mettait hors de lui, c'est pourquoi il tapait tellement contre le sol noir. Je remarquai quelques demoiselles et pensai machinalement à Lenka. Elle croit, c'est certain, que Jaroslav et moi sommes déjà quelque part loin dans le Sud, avec du travail par-dessus la tête. Si elle savait que je suis assis dans un cinéma et que quelqu'un

tape le sol noir de ses brodequins parce qu'il est troublé par Lil Dagover. J'achetai un journal qui rapportait que quelque chose se préparait à Moscou, quelque chose encore une fois en rapport avec Trotski, un de ses groupes a été découvert. Je repris ma marche dans les faubourgs et cherchai la maison en question. Elle devait être en retrait de la rue, au fond du jardin, une vigne sur une treille devait pousser devant ; je ne la retrouvai pas. Tout était désespérément semblable et monotone et partout des chiens qui grognaient après moi. Et que m'importent finalement ces gros haricots, qu'est-ce que ça peut me faire ? En fait, je suis rentré, les chaussures et le pantalon tout boueux, voilà ce que ça m'a fait. Mais c'est vraiment ma faute, pourquoi avoir proposé un rendez-vous dans cette ville ? Au dîner, un bonhomme s'assit à côté de moi. Une grosse chaîne pendait à son gilet. Genre chevalier d'industrie et poseur. Mais tout de même, je lui parlai, que faire d'autre, je ne pouvais pas continuer de marcher dans le borbier des faubourgs ou de rester allongé dans ma chambre. Le bonhomme était curieux au dernier degré. Je répondis sèchement et biaisai. Je partis vite. Je ne tiens pas le coup avec les gens, seul je ne tiens pas. Quelque chose en moi ne tourne pas rond. Peut-être que j'ai trop travaillé ces dernières années, peut-être que je ne supporte pas bien le temps libre. Car c'est du temps libre, de l'oisiveté, ce pour quoi on a inventé les dimanches. Pas pour le repos mais pour que l'homme prenne conscience qu'à vrai dire il n'a rien à faire dans ce monde s'il ne s'intéresse pas au travail, à l'argent, à son pain quotidien, à ces maudits gros haricots qui me poussent à m'asseoir à table avec ce Pešič ou je ne sais comment s'appelle ce chevalier d'industrie à la grosse chaîne. Et finalement pourtant quelque chose qui m'intéresse. Tout à fait en bas de la page du journal : sensation chez les anthropologues parisiens. Une jeune femme recouverte de poils. C'est la troisième femme-singe découverte par ce savant. J'ai oublié

son nom. Le visage de la femme est couvert de taches, sur son côté droit une touffe de poils jaillit de la peau. Dans les milieux intellectuels parisiens, on manifeste un grand intérêt pour l'affaire. Anthropologie de bas niveau, c'est le genre du journal, mais les faits ne sont probablement pas inventés. La chose pourrait vraiment être intéressante si ces nigauds de journalistes donnaient plus de détails ; où on l'a trouvée, quelles sont ses capacités intellectuelles et physiques, son degré de civilisation, et ainsi de suite. Mais la seule chose qui les intéresse, c'est qu'une touffe de poils jaillisse sur le côté droit de son visage. L'après-midi, je me suis rendormi, le soir, je me suis assis au restaurant, j'ai bu un peu de vin et écouté la musique. Et de nouveau, dans la chambre, un de ces soirs dont on ne sait pas quoi faire. À cause de mon somme de l'après-midi, je n'ai pas dormi de la nuit.

Vers deux heures du matin, j'ai regardé l'heure et pendant un moment je n'ai plus su où j'étais. Alors Jaroslav est soudain entré, son visage était tout velu, de longs poils poussaient sur son visage, même sur son front, comme dans le cas de Bornéo, et au milieu de son visage le creux rouge de sa bouche s'ouvrait, et ses pupilles noires. Il allait et venait dans la chambre et, l'air dérangé, se penchait sur moi dans le lit. Maintenant, ils enquêtent sur moi, dit-il, ils ne savent pas ce qu'il en sortira. J'essayai de lui répondre, je voulus lui demander s'il était bien à Trieste, s'ils enquêtaient sur lui là-bas, mais aucun mot ne pouvait sortir de ma bouche. Avant la fin du mois, dit-il, nous devons en avoir fini avant la fin du mois. Ensuite je remarquai que le mur derrière son dos était couvert de tubes à essai, des appareils que je connaissais bien. Il ouvrit une large bouche rouge, poussa un gémissement et finit par dire, maintenant tu vois, maintenant tu vois qu'ils enquêtent vraiment sur moi. Une nouvelle fois, je regardai l'heure, il était bien deux heures, j'étais bien dans ma chambre d'hôtel et là, dans un coin, sur le sol, Jaroslav

gémissait vraiment. Je me dis que je rêvais et que ces rêves signifiaient qu'un accident était arrivé à Jaroslav, que quelque chose allait aussi arriver à sa sœur et que le malheur était sur nous trois et que moi aussi j'étais prisonnier et que je ne pourrais plus aller nulle part. Mais mon intelligence fonctionnait. Comment pouvais-je rêver alors que par ailleurs je voyais tout à fait distinctement ma montre-bracelet sur la table de nuit, elle indiquait deux heures du matin et que faisait Jaroslav ici avec son visage hirsute ? Dans les milieux intellectuels, dit Jaroslav, on s'intéresse beaucoup à notre cas. À notre cas ? À toi aussi, dit-il, ils s'intéressent aussi à toi. Ne te lève pas, voulus-je dire, ne t'appuie pas, mais Jaroslav se leva et s'appuya contre le mur, alors les éprouvettes et les petits tubes à essai aux courbes compliquées cliquetèrent, se brisèrent et s'émiettèrent et Jaroslav fut soudain tout en sang.

Quand j'allumai la lumière, je me rendis compte que je serais ma montre dans mes mains et qu'il était trois heures du matin. J'avais donc rêvé pendant une heure. Mais comment, bon Dieu, avais-je rêvé alors que je regardais l'heure ? J'étais tout en sueur et je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait.

Je remis un nouveau télégramme à la belle postière boiteuse. Maintenant il était clair qu'il y avait une complication. Au repas, je m'assis à côté du représentant de commerce. De Pešič, il est de Zagreb, il vend des mobylettes, son affaire est prospère, magnifique, bien sûr, c'est pourquoi il a une si grosse chaîne, puisque son affaire est prospère, magnifique, il faut qu'on le voie. Il importe des machines par l'intermédiaire des Allemands d'ici pour les refiler dans le Sud. Refiler, c'est ce qu'il a dit. Il voulait se distraire mais moi je ne pouvais en rien l'aider. À la réception, je me cognai contre un Tchèque, celui-là aussi était loquace, et je parlai aussi avec lui. Maintenant je parlais à tous ceux qui en avaient envie, j'étais devenu une vraie pipelette d'hôtel. Je comprends bien pourquoi. Je voulais me divertir, l'incertitude commençait à me ronger.

En réalité, je ne savais pas ce que je devais faire. Si je pars et que Jaroslav apparaît, alors c'est lui qui attendra et quand pourrions-nous commencer? Si je reste... Je parlai donc au Tchèque. Il fut ravi quand je lui dis que je travaillais pour la firme J. Štastny & Co. J, c'est pour Jaroslav, lui expliquai-je. En Allemagne? Oui, en Allemagne. Mais de Vienne, J. Štastny est de Vienne, un Tchèque de Vienne. Nous bûmes un café, il parla de politique, moi d'anthropologie. Il ne s'intéressait pas à l'anthropologie, ni moi à ses spéculations politiques. Cet anthropologue a montré une femme-singe, une jeune fille, pleine de vie, mais que fera-t-il d'elle quand il l'aura exhibée? L'enfermera-t-il dans une cage? Lui fera-t-il lire Voltaire? Ça ne l'intéressait pas. Un ivrogne m'apostropha si sauvagement que je ne sus pas comment réagir. Il tournait autour de moi en criant quelque chose, je ne comprenais vraiment pas ce qu'il voulait. Ou bien il m'avait confondu avec quelqu'un d'autre ou bien quelque chose s'était complètement embrouillé et dérangé dans sa tête d'ivrogne. Pendant un moment, je me dis qu'il allait me frapper. Son coup aurait été aussi arbitraire et donc compréhensible que son cri était insolite et saugrenu. Le Tchèque le jeta dehors avec l'aide du serveur. Peut-être que quelque chose ne tourne pas rond chez moi, peut-être que j'agis de façon provocante sans m'en rendre compte, alors tous s'attaquent à moi, le jour, la nuit, au petit matin.

Malgré tout, ce Tchèque me rassure. Bien que mes histoires ne l'intéressent pas, il sait écouter et il parle d'une voix douce et égale. Le soir, je l'ai cherché et nous avons vidé deux bouteilles de bon vin. Il s'appelle Ondra, il est ingénieur, spécialiste en machines textiles. Il est venu en vérifier chez un magnat local du textile, j'ai oublié son nom. Ondra vient d'un petit village de Moravie, mais il vit à Brno. Brno est une ville noire et sale, le crépi tombe des maisons, tout à fait comme ici. Dans son souvenir, c'est vraiment noir, mais au moins il y a plein de jolies filles, c'est toujours ça. C'est comme dans

le souvenir de ma mère où j'écrasais des fleurs et dans le souvenir de mon père qui mangeait ici de gros haricots. Son village au printemps est si beau, tout est vert et en fleurs, et l'été les champs embaument. Jamais il ne s'habitua à vivre dans ces villes K und K¹ d'Europe centrale qui sont toutes pareilles. Même s'il doit y vivre toute sa vie. Dans son petit village de Moravie, c'est tout à fait différent. Mais quoi, là-bas, ils n'ont pas de machines textiles. C'est étrange, moi j'ai toujours vécu en ville, si je ne compte pas cet endroit. Je ne peux pas m'imaginer que les fleurs fleurissent plus dans tel petit village et que les champs sentent plus dans tel autre. Il ne s'agit pas de « plus », dit Ondra, il s'agit de « plus beau ». Ça non plus, ça ne me dit rien. Au contraire, moi je pense que ça sent souvent le fumier et qu'en automne, on s'enfonce dans la boue et que ces cambuses sentent toujours un peu le renfermé.

4

J'ai d'abord marché le long du fleuve, mais ensuite je me suis égaré entre les sombres tripots des rues étroites et humides qui montaient vers la ville en serpentant. Soudain, j'aperçus un visage que je croyais connaître. Un vieillard avec un manteau froissé et une barbe hirsute, un nez rouge, un visage strié de veinules, des yeux noirs, fiévreux. Il marmonnait en gesticulant. Quand il arriva plus près, je compris qu'il parlait russe, vite, en déglutissant, de sorte qu'il était impossible de distinguer les mots. Alors je me souvins : ce vieux, je l'avais rencontré il y a quelques jours, le premier

1. Kaiserlich und Königlich : « impérial et royal », c'est-à-dire sous la juridiction de l'Autriche-Hongrie.

matin, rue Alexandre, il m'avait parlé de la résurrection du Christ, il avait proféré une sorte de vœu de Pâques à cette heure obscure et solitaire. Il portait des bottes déchirées, et un manteau fin. Il s'arrêta un moment à la porte d'une auberge, murmura encore quelque chose et disparut à l'intérieur. Une curiosité absurde de désœuvré me poussa à le suivre. J'entrai dans la salle de l'auberge, si sombre que d'abord je ne pus rien y distinguer. Une épaisse odeur d'eau-de-vie, de sueur d'homme, de débit d'alcool mal tenu et confiné me frappa aux narines. À l'une des tables se trouvaient quatre hommes enveloppés dans un nuage de fumée qui jouaient bruyamment aux cartes. Le vieux était assis dans un coin à l'autre bout, seul, il bougonnait et agitait les mains sur la table. L'aubergiste, bouche bée, regardait le nouveau venu près de la porte, avec une curiosité non dissimulée qui lui donnait un air assez stupide car il gardait la bouche à demi ouverte. Le nouveau venu constata en son for intérieur qu'il n'avait jamais vu de sa vie d'auberge aussi négligée. Je connaissais les brasseries tchèques et allemandes, je m'étais parfois aussi égaré dans quelques trous de banlieue, mais nulle part il ne faisait aussi sombre en plein jour, et nulle part ça ne sentait aussi épouvantablement l'eau-de-vie, la mauvaise eau-de-vie dont seul le diable sait à partir de quoi elle était distillée. Malgré tout, je commandai un alcool et alors que je le buvais à petites gorgées en triomphant de mon malaise, de mes crampes d'estomac et de tout mon organisme qui refusait le liquide infect, je réussis à apprendre du cabaretier que le vieux était russe, qu'il vivait dans un hospice de la ville, qu'il se querellait toujours dans les environs, que des émigrants russes prenaient soin de lui. Il s'appelle Fédiateine et les Russes d'ici le tiennent pour un homme tout à fait particulier. Cependant lui, l'aubergiste, dit que le vieux Russe n'est rien d'autre qu'un fou baveux ordinaire qui boit du schnaps. L'aubergiste voulut alors me poser une question, mais je payai sans un mot, me levai et sortis.

Je dis à Ondra, le technicien tchèque issu d'un petit village de Moravie où tout est « plus beau » mais « pas mieux », ce que j'avais vu là-bas. Ondra hocha la tête d'un air préoccupé. Le premier jour, ses collègues de la ville l'avaient averti qu'il n'y avait rien à chercher là-bas si on ne voulait pas se retrouver sans porte-monnaie, sans montre ou sans chapeau. Dans le meilleur des cas sans rien, si ce n'est une balafre au couteau pour toute la vie.

– Et à propos de votre vieux Russe, dit Ondra, comment s'appelle-t-il déjà ?

– Fédiatine.

– Fédiatine, oui. En ce qui concerne Fédiatine, l'affaire est simple. C'est un saint homme. En Russie, avant la révolution bolchevique, il y en avait par milliers, par dizaines de milliers, chaque village en avait au moins un. Ils vont ici et là, ces saints hommes, et parlent sans cesse de la résurrection du Christ. Personne ne les touche car ils sont saints et quand ils sont en transe – en général, ils sont épileptiques – ils ont des visions apocalyptiques ou des choses de ce genre-là. Ce sont des moujiks mais dans les années qui ont précédé la révolution, cette folie russe a saisi aussi la haute société. Mais vous connaissez l'histoire de Raspoutine.

– Je connais.

– Eh bien, vous voyez, Raspoutine était un de ceux-là. Ils ont eu leur saint homme quand tout était à feu et à sang là-bas, dans leur sombre Russie.

Pour ce qui se passait maintenant, Ondra avait aussi son explication. Tout ça, c'est la religion, dit-il, même Staline vient du séminaire ; c'est un mouvement de sectes religieuses anciennes qui s'est curieusement uni à des conceptions

occidentales, allemandes et juives sur l'égalité. Mais moi, c'était Fédiatine qui m'intéressait. Je frissonnais bizarrement chaque fois que je me rappelais comment il s'était posté ce matin-là devant moi dans la rue.

– Ces saints hommes ont parfois provoqué de véritables hystéries de masse, dit Ondra. Autoflagellations, orgies, et nus à tout vent et à tous les diables. Et ça, c'est leur christianisme, pardieu. Non – Ondra secouait la tête avec désespoir –, nous deux, qui sommes d'Europe centrale, nous ne pouvons absolument pas concevoir ça. Même leur Christ est quelque chose de tout à fait différent. C'est un Christ sombre. Il ne faut pas prendre tout ça au mot, mais moi je le vois comme ça.

Je me montrai un peu surpris que l'ingénieur de Moravie qui, ici, vérifiait les machines textiles et pensait tout le temps à son village, méditât sur ces choses-là.

– Et pourquoi pas, dit-il, puisqu'il y en a plein chez nous ?

– Des saints ?

– Des Russes, je veux dire, et un saint de ce genre pourrait se trouver parmi eux. Pouvez-vous imaginer les énormes masses venues de ces steppes et de l'autre côté de ces larges fleuves qui se répandirent en Europe après la révolution bolchevique ! À Constantinople, les bateaux ployaient sous le poids des gens de la haute société, des popes, des moujiks et des soldats de la Garde blanche. Toute l'Europe exhale le parfum de leur orthodoxie et de leurs encens.

Ondra parlait de façon pittoresque et intéressante mais trop générale et qui me dépassait. C'est vrai, tout peut s'expliquer, mais ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il en est de ce saint homme, ce que sont ses visions. Tant de savants se tracassent pour la télépathie, la suggestion ou autres choses du même genre, comme obsédés, ils cherchent des gens ayant des capacités de médium et personne n'a songé à examiner de près ce Fédiatine, à en faire une analyse vraiment scientifique. D'un homme nature. On ne peut obtenir quoi que ce soit

de la fameuse Eva C. bien qu'elle soit sans doute le meilleur médium qui ait existé jusqu'à présent, parce qu'elle passe toute sa vie dans les salons et avec ces femmes. Ses visions qui vont à l'encontre des émanations de son image ne débouchent sur rien, elles arrivent tout au plus à des visions érotiques, des sexes masculins. Mais Fédiatine appartient à un autre monde. Je ne doute pas que ce matin quelque chose m'ait touché, je ne sais pas encore quoi, ma raison ne peut se saisir d'une chose aussi confuse. Et maintenant qu'il marche dans cette ville qui est pourtant tout à fait différente de son bassin de la Volga ou de l'endroit d'où il vient, est-ce que maintenant il sait que tout a changé? Et pourtant il agite ses bras et son corps et ses yeux comme si rien ne pouvait modifier ou changer ce qui est en lui. Évidemment, on peut voir le côté bizarre de l'affaire, comme l'aubergiste : un fou un peu curieux sans doute mais, finalement, rien qu'un fou ordinaire, ivrogne et baveux. De quelque manière que j'essaie de retourner ce phénomène dans mon esprit, même du point de vue de l'aubergiste, je n'arrête pas de me demander pourquoi il m'attendait le premier janvier au matin, pourquoi il a crié aux gens dans les rues le premier de l'an son *Hristos voskres*. D'autant plus qu'eux ont un autre calendrier. Peut-être a-t-il été troublé par quelque chose, l'allégresse générale, les fenêtres éclairées, les ivrognes dans les rues. Je ne comprendrai jamais pourquoi il a fallu que je le rencontre.

Tout indique que la solitude de ma chambre recule. Avant il me semblait que je ne tiendrais plus une heure dans cette cellule, à l'hôtel, à attendre Jaroslav, mais maintenant il y a

soudain un peu trop de sociabilité. Quand on arrive dans une ville étrangère, on ne fait pas la connaissance des gens du coin mais celle des étrangers. On se voit dans le couloir, au déjeuner ou au dîner, finalement on se salue même dans la rue. Et à la fin, le soir, on boit ensemble. À l'auberge *Emeršič*, rue Alexandre. Pešič avec sa grosse chaîne, Ondra et moi. Ondra reparla de son village et du vin du cru, Pešič devint bruyant et insolent. Il asticota un officier serbe qui mangeait tranquillement à la table voisine et qui essuyait sa moustache du dos de sa main.

– Il se conduit, dit Pešič à voix haute, en tout cas assez fort pour que l'officier l'entendît, comme s'il était partout chez lui, comme s'il était partout le maître, comme si l'État tout entier était sa caserne de cavalerie. Pour l'amour de la vérité, il faut dire que l'officier, au moins ce soir-là, ne se conduisait pas comme ça. Mais Pešič si.

– Une caserne de cavalerie puante, ajouta Pešič. À la table voisine, les mâchoires de l'officier broyaient de plus en plus vite et ses moustaches commençaient à trembloter. Soudain, je me demandai ce que je faisais là. L'officier a son honneur de cavalier qui maintenant s'agite, Pešič a sa grosse chaîne. Je me levai et sortis sans un mot. Ondra cria quelque chose derrière moi. Je ne me sentis ni perfide ni lâche. Simplement je n'avais rien à voir avec tout ça. C'est un monde dans lequel je n'entrerai jamais.

Voilà ce que je pensais. Mais cette nuit-là, j'y entrai, j'y entrai aussi irrévocablement que j'avais décidé de ne pas y entrer.

À la poste, ma connaissance aux dents blanches m'expliqua qu'il n'y avait pas de réponse. Mais surtout que je ne m'inquiète pas, quand le télégramme arrivera, on me l'apportera sans retard à l'hôtel. Donc rien. Donc encore une nuit dans cette ville qui ne m'aime pas et dont moi-même je me détourne avec un malaise grandissant.

Quand je revins à l'hôtel, un message m'attendait à la réception, quelqu'un m'attendait au restaurant. Mon cœur battit plus vite. Jaroslav? Ce n'était pas possible.

Bien sûr que ce n'était pas possible. C'était Ondra. Il me présenta un homme roux : son collègue dans les machines textiles, l'ingénieur Franjo Samsa, contrôleur en chef de l'usine Hutter, le tout dans un seul souffle.

7

Cette ville n'est ni une prison ni un asile de fous, cette ville est pour la plupart des voyageurs une gare de passage sur leur chemin. Mais personne ne sait où est sa dernière étape. La ville est en effet bien placée, elle est à mi-chemin entre Vienne et Trieste et avec ses rues, ses maisons, ses salons et ses tripots, ses auberges et ses sanctuaires, ses prisons et ses hôpitaux, ses asiles et ses morgues, elle attend les siens et les étrangers, ceux qui arrivent et ceux qui passent. Chacun peut descendre du train quand il en a envie. Le poète Ivan Sergueïevitch Aksakov descendit du train en 1860. Il laissa ses affaires à la gare et se rendit avec un bagage à main à l'hôtel *Stadt Wien*. Une petite ville de canton, note-t-il dans son journal, presque sans pavés, biscornue, mal fichue, entourée de montagnes, riche en choux, en peupliers, en jardins, en terrains non bâtis. Une vraie pagaille. Au-dessus de tout, le silence et l'ennui. Pour Aksakov, la ville et tout le pays qui descend vers Trieste sont une sorte de terra incognita qu'en explorateur il découvre avec un grand intérêt. Cette terra incognita gît au bord du monde et des patriotes slaves y vivent. Dans sa chambre, à la lueur d'une chandelle qui s'éteint, Aksakov écrit pour la lointaine Moscou, là où est le centre du monde, un rapport

sur cette curieuse région où il a dû boire en plein jour force bouteilles de vin avec des lettrés slovènes. Tous les érudits sont des prêtres catholiques, pourtant ils ont, écrit Aksakov, le même cœur, slave, que nous.

De Brno, en 1938, arrivent Franc Gregurič, natif de Zagreb, et Édith Lieber, fille d'un gros industriel de Brno. Ils ont choisi la ville pour cacher leur amour. Mais quelques jours plus tard, arrive aussi M. Lieber. Une vive querelle éclate à la police, car Édith et Franc veulent se marier et le père exige de Franc qu'il embrasse auparavant la religion juive s'il veut obtenir la main de la jeune fille. Les deux amoureux affirment qu'ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre mais ils devront vivre l'un sans l'autre, ils le devront car le père raccompagne Édith et la police retient un peu Franc pour l'interroger. Ainsi, pour quelqu'un, la ville est la triste fin d'une romance sensationnelle, comme l'annonce le journal local dans sa chronique à sensation. C'est différent pour le citoyen autrichien, Peter Galowitz, quarante-sept ans, mécanicien : celui-ci, sans cause raisonnable, s'effondre soudain au buffet du Château pour ne plus se relever. Il est mort et personne ne sait pourquoi il a fallu qu'il succombât précisément ici. C'est encore différent pour le chef d'orchestre viennois Stolz, qui ne peut oublier son arrivée. En descendant du train, il voit ces façades si laides que son sens esthétique ne le supporte pas et, après une courte prestation, il fuit la ville. C'est encore différent pour la princesse Elizabeth Obolensky : à sa descente du train, elle se retrouva dans un piège dont elle ne put sortir pendant vingt ans. Après avoir fui devant les bolcheviques, elle travailla pendant vingt ans comme bibliothécaire dans cette ville aux confins du monde slave comme l'appelait son congénère Aksakov, et ensuite elle s'enfuit encore une fois avec les Allemands en 1945.

En janvier 1938, mille quatre cent dix-sept étrangers ont passé une nuit dans la ville, deux cent trente-neuf Autri-

chiens, trente et un Tchèques, cent treize Allemands, quatre Roumains, six Polonais. Le 1^{er} janvier 1938, dans la nuit de la Saint-Sylvestre, un seul homme est descendu du train, un citoyen autrichien, qui est allé à l'hôtel, rue Alexandre.

En janvier 1938, la ville attend, immobile. La plupart des mille quatre cent dix-sept étrangers ont continué leur chemin ou sont repartis, les rares qui se sont fait prendre au piège ont été ramassés par les prisons, les hôpitaux, les postes de police ou les institutions de bienfaisance. L'affaire paraît simple, mais le mystère réside en ce que personne parmi ceux qui ont été pris ne savait d'avance ce qui allait lui arriver, ce qui devait lui arriver justement ici et nulle part ailleurs. La maison des fous attendait aussi ceux qui étaient descendus comme ça sans même savoir pourquoi et qui erraient dans des pays inconnus uniquement parce que leur terra incognita était en eux-mêmes.

8

Samsa souhaitait faire honneur à Ondra avec de la bière tchèque, mais Ondra voulut du vin. Dès lors, je sus que ça finirait par des maux de tête. En effet, l'ingénieur Samsa s'échauffa bientôt. À vrai dire, ce fut seulement son extérieur qui s'échauffa, il avait le visage tout rouge alors que ses gestes restaient mesurés et ses paroles ennuyeuses. Comme Ondra continuait de jaboter sur le bon vin, l'ingénieur Franjo se fâcha un peu, bien sûr dans les limites d'une relation entre collègues. Ce vin était de la camelote, aucun de nous ne savait ce qu'était le bon vin. Le bon vin, c'est son vin, celui qu'il produit lui-même. Celui qui, du cep jusqu'aux œilletons, aux grains de raisin et au mouût, etc., passe par ses mains pleines de

sollicitude. À partir de là, il n'y avait qu'un pas pour décider que nous devions goûter ce vin. Nous devions le goûter là où on le cultivait. Mais nous sommes en hiver, me permis-je de faire remarquer. Qu'importe, dit l'ingénieur Samsa d'un air déterminé, le vin a meilleur goût là où il pousse. La proposition enthousiasma Ondra. Nous partîmes donc dans la voiture de l'ingénieur Franjo Samsa quelque part dans la pénombre du soir. Il dit que c'était près de Trojica et que ce n'était pas si sacrément loin à condition toutefois que la route soit correcte. Mais la route n'était pas correcte, elle était désespérante. Si au moins, on arrive jusqu'au carrefour, dit Samsa, on pourra continuer à pied. L'idée d'une marche nocturne dans la neige ne m'enchantait pas, mais Ondra débordait d'enthousiasme. Cela se passa comme je l'avais prévu. La voiture s'enfonça dans la neige. Qu'importe, nous continuâmes à pied, mais nous n'allâmes pas plus loin qu'une misérable baraque. Là vivaient les vigneronns de Samsa, ses gens, comme il le répétait sans cesse. Il tambourina contre les fenêtres qui étaient toutes petites et, à ce qu'il me sembla, presque au niveau du sol. Un petit homme sortit, un vieillard au visage ridé. Samsa lui demanda le chemin. Le vieux nous déconseilla de monter. La route longe des ravins et la neige est haute. Même si c'est tout près, il vaut mieux ne pas y aller. Samsa se fâcha. Son plan était fichu. Je le soupçonnais fort de vouloir s'exhiber lui et sa maison de campagne et de faire le malin devant son collègue tchèque. Ensuite, nous nous entassâmes dans une petite pièce noire où une vieille nous regarda tout étonnée. Il n'y avait pas d'enfant. Tout se passa de façon dérisoire et insensée. Où tout ça se terminerait, ça ne m'intéressait plus. Le vieux posa le vin sur la table. Je crois que par la suite, il n'ouvrit plus la bouche. Samsa minauda à propos du vin de son vigneron. Ondra encensa le vin. Puis il nous apprît un chant tchèque où on boit de la bière, là-bas on vit bien, ou quelque chose dans ce genre-là. Nous devions chanter avec

lui. Le vin, je le corrigeai. La bière, s'obstina Ondra. On ne peut changer une chanson, on ne peut changer le monde, on ne peut rien changer. Il dodelinait de la tête, Samsa parlait de sa sollicitude pour ses vigneron, le vieux et la vieille hochaient la tête avec componction pour confirmer. Samsa avait un sens social exceptionnel, du sentiment, du cœur. Ondra, soudain, réclama une chanson, il voulait entendre une vraie chanson slovène dans son véritable environnement. Le vieux et la vieille durent chanter comme les enfants chantent dans certaines maisons pour leur père ivre. Ils hésitèrent longtemps, alors Samsa les encouragea, finalement ils s'humectèrent les lèvres avec du vin et se mirent à chanter timidement. Elle chanta d'une voix de tête, criarde, le vieux marmonna quelque chose et reprit le chant de telle sorte que je n'en compris pas un mot. Ondra dit comme c'est tendre, slave, quelle âme sensible, quelle âme particulière. Il nous expliqua ce qu'était l'âme slave. Même moi devant son émotion et ses larmes, je me sentais une sorte d'âme slave de poivrot.

Puis on dégagea la voiture de la neige. Puis on sonna à une porte sur laquelle était écrit *ing*, Franjo Samsa, inspecteur en chef du textile. Puis une dame très intéressante, sans doute même belle, mais tout ébouriffée et d'une humeur un peu chagrine, ouvrit.

– Mon ami, dit Samsa, mon ami Josef Erdman, il est revenu chez nous, tu comprends, à la recherche de son enfance.

Elle me regarda d'un air absent. Son regard était fatigué.

– Maison J. Štastny et compagnie, équipement spécial de laboratoire, ajouta Ondra.

– J., c'est pour Jaroslav, dis-je.

– Nous serions très heureux que vous nous rendiez visite un de ces jours, dit-elle, et Samsa se dégrisa instantanément, toute couleur se retira de ses joues.

– Marjeta, dit-il, comment peux-tu ? Mon ami Josef et mon ami Ondra.

Je descendis les escaliers d'un pas incertain. Quelqu'un me tira par la veste et m'expliqua quelque chose. Je me traînai dans les rues vides pendant cette énième nuit de séjour insensé dans cette ville. Arrivé dans ma chambre, je fermai la porte à double tour. Le plafond tournait, et le lit, et la ville, tout tournait et la mouette continuait de décrire des cercles ininterrompus au-dessus de la surface noire de l'eau, attirée par l'eau comme si elle voulait se coller sur elle et je me souviens bien qu'au milieu de cet égarement déraisonnable, je fus saisi par l'idée claire et tranchante comme un rasoir que j'étais enfermé dans cette chambre et dans cette ville, que Jaroslav ne viendrait pas et que plus jamais je ne partirais.

9

Elle s'appelle Margerita, ou peut-être Marjeta, comme l'appelle son mari, ce que, semble-t-il, elle n'apprécie pas. Elle n'apprécie pas non plus ces trois hommes ivres qui tentent aujourd'hui d'entrer dans son appartement et même si l'un d'eux est Franjo Samsa et les deux autres ses amis. Elle n'aime pas se trouver, le matin, ébouriffée et en peignoir, devant la porte à demi ouverte. Elle aime les tapis orientaux, les éclairages voilés de franges et les discussions sur l'hypnose et le mouvement féministe.

Je ne m'explique vraiment pas pourquoi je suis allé là-bas, et cela le soir qui a suivi cette malheureuse excursion dans les vignobles et chez les vigneron de l'ingénieur Franjo Samsa, contrôleur en chef du textile de la fabrique textile Hutter. Il me semble parfois que je ne sais pas dire non quand ce serait le plus nécessaire. Et par-dessus tout, cette soirée-là, je voulais la passer seul; tout à coup il y avait trop de rela-

tions, trop de sociabilité. Mais il me semble que, pendant un moment, j'avais eu peur de la solitude et de l'angoisse, de ce qui arriverait dans la chambre d'hôtel, des voix dans la rue, du tintement des tasses dans les couloirs, du regard fixé au plafond, de la victoire du temps. Mais quand je me suis retrouvé devant la porte où ce matin-là j'avais essayé d'expliquer que J. signifiait Jaroslav, peut-être ai-je eu encore plus peur. Plus que de la solitude de ma chambre, j'ai eu peur de ces gens dont j'allais faire connaissance, des conversations vides et surtout de leur curiosité inouïe que, dans leur ennui provincial, ils ne sauraient retenir. Je craignais leurs questions et leurs interrogations aimables qui arriveraient aussi sûrement que je me tenais ici devant la porte avec un stupide petit bouquet de fleurs et que j'appuyais sur la sonnette qui avait un son idiot, comme si, de l'autre côté, on frappait sur des gongs de timbres et d'intensités divers.

Bien sûr, ce fut comme je m'y attendais : ennuyeux à mourir. Si je fais abstraction d'elle et d'un de ses gestes que je ne sais vraiment pas interpréter même si quelques explications s'offrent, quelques explications claires, évidentes. Chez elle, bien sûr, on comprend tout de suite ce qu'elle aime et ce qu'elle déteste, et elle le dit d'une façon qui ne tolère aucune objection. Bien sûr, ce qu'elle aime le plus, c'est évoluer librement parmi le plus grand nombre possible de gens, et d'être, de manière discrète, c'est-à-dire de cette manière discrète qui ne souffre pas d'objection, au centre de l'attention. Je m'assis près du lampadaire à franges, de toute évidence à la place d'honneur, et j'écoutai l'enthousiasme indéfectible de l'ingénieur pour sa grande industrie éclairée qui, paraît-il, prend énormément soin de ses machines et de ses ouvriers et de ses employés donc aussi de lui, Samsa, et bientôt quelque chose d'étonnant apparut : cet homme n'avait vraiment aucun autre sujet de conversation. Je me souvins qu'il en avait encore un, son vignoble, mais la nuit

précédente, il avait la plupart du temps parlé de son thème central, de sa préoccupation sociale, des appartements, du textile, des employés de ce grand patron. Il y avait là d'autres génies du même genre avec leurs femmes, ils étaient tous très suffisants, assez familiers entre eux, mais tout en gardant des distances convenables.

Je me rappelle le médecin au crâne complètement lisse qui avait souri mystérieusement toute la soirée comme s'il avait toute la société et aussi ma situation dans son petit doigt. On aurait même dit que son sourire n'était pas dépourvu d'une once d'ironie. Ce médecin s'appelait Bukovski. Je me rappelle un jeune et bel homme avec une jeune et belle moustache, propriétaire d'une petite entreprise, une fabrique d'attrape-mouches de marque Bussolin. Deux femmes chantonnaient, buvaient une infusion au vin et riaient bruyamment – qu'auraient-elles pu faire d'autre? Et en fin de compte, je me rappelle un événement en rapport avec ce monsieur et Margerita et peut-être un peu aussi avec moi. Quelqu'un parla des sciences occultes, sans doute le médecin au crâne lisse. Je me mêlai à la conversation avec une certaine impréparation et dis quelques mots sur Eva C. Marjeta, c'est-à-dire Margerita, c'est-à-dire Mme Samsa fut enthousiasmée par ses capacités de médium. Elle s'assit près de moi et me proposa de parler d'Eva C. à la section culturelle et féministe de la Ligue féminine. Mais ce n'est pas important, ce qui est important, c'est qu'elle s'assit vraiment très près de moi et que soudain elle effleura ma main du dos de la sienne. C'est le genre de contact qui établit un champ magnétique qui, je dois l'avouer, remue un homme. Je fus vraiment surpris. Surtout parce qu'elle n'avait pas fait cela sournoisement pendant qu'elle racontait quelque chose, pas non plus par hasard. Alors que je lui parlais, elle avait effleuré ma main, visiblement et aux yeux de tous. Je notai que tous ceux qui étaient présents à cet instant avaient remarqué l'événement

et que surtout Bussolin, ou je ne sais comment s'appelait le fabricant d'attrape-mouches, l'avait remarqué. Je compris tout de suite qu'il y avait quelque chose entre ces gens et que ce contact visible et démonstratif signifiait quelque chose. Surtout pour Bussolin qui, visiblement, s'inquiétait. Un peu plus tard, je l'entendis à l'autre bout débiter des plaisanteries insipides sur des attrape-mouches qui étaient meilleurs que les siens ou quelque chose de ce genre.

Quoi qu'il existe entre eux, moi je ne participerai pas à leurs jeux de société. Je n'irai plus là-bas. En fin de compte, c'était malgré tout ennuyeux à mourir. J'attends encore quelque temps Jaroslav ou du moins de ses nouvelles. Il me semble que la postière aux dents blanches sourit mystérieusement elle aussi et avant de m'endormir, je vois ses dents blanches, son sourire étrangement affiché sur le visage du médecin chauve. Dans mes rêves s'ajouta ensuite Ondra qui, le jour précédent, était parti pour son Brno natal. Maintenant il est sans doute dans son petit village de Moravie, souriant de satisfaction devant les fleurs qui embaument. Ici dans mon lit, j'oubliai complètement que dehors c'était l'hiver et qu'il n'y avait aucune fleur nulle part et que Jaroslav non plus n'était pas là. À mon réveil, j'eus l'impression d'être encore sous l'effet de ces échanges de sourires mystérieux.

La postière qui reçoit et délivre les télégrammes est boiteuse. Elle boite comme les gens qui sont gravement handicapés de la hanche de naissance. Mais cela signifie qu'elle n'a pas envie de cacher sa claudication par quelque technique ou artifice car elle se lève d'un mouvement capricant et tout son

corps se met en branle. Deux fois par jour, elle doit endurer son calvaire depuis le faubourg Magdalena où elle habite avec sa vieille mère jusqu'à la poste, en passant par le pont National, la Grand-Place, l'étroite rue de la Cathédrale. Elle a des joues assez rouges et des dents blanches. On dit que certaines personnes s'habituent à vivre avec leurs défauts corporels mais la postière au guichet des télégrammes est une de celles qui ne pourront jamais s'en accommoder. C'est pourquoi chacune de ses journées est écartelée entre la peine et la joie. Matins et après-midi, les dents serrées, elle baisse les paupières devant les yeux qui, dans la rue, glissent sur son corps, de son visage jusqu'aux hanches et aux jambes puis remontent, émus par son malheur, avec un mélange de pitié et d'aise sur leur propre santé corporelle. Elle connaît tous les types de regards et les idées qui jaillissent machinalement derrière leurs yeux, derrière leur front. Et la tension se dissipe quand elle s'assoit ici derrière le guichet, même si elle sait qu'elle devra parfois se lever pour dactylographier un télégramme. Mais c'est un endroit qu'elle maîtrise, ces quelques pas ici et là, ce n'est pas une marche longue et interminable parmi une foule de corps droits et de jambes qui tapent le sol avec régularité. C'est un endroit où les gens arrivent avec des visages gais ou tristes, avec leurs détresses et leurs joies, avec leurs morts et leurs naissances. Dans sa solitude interrompue, tous les quinze jours, ou même plus rarement, par les visites nocturnes et secrètes d'un électricien marié, du service du téléphone au premier étage de la poste, elle a développé un sens intuitif extraordinaire vis-à-vis des gens à qui elle a affaire. Elle sait avec certitude quand les germes pathogènes commencent à s'accumuler chez sa vieille mère, germes qui la mettront au lit une semaine durant, elle le sait, même si aucun signe n'est visible, aucune douleur, pas de mauvais état général, rien. Pour le client qui passe la porte de la poste, elle prépare d'avance ce qu'il faut : un

télégramme de deuil ou de congratulations. Parfois, ce n'est vraiment pas difficile de deviner mais il y a beaucoup de gens qui savent cacher leur douleur ou leur joie. Pas devant elle, devant elle le masque tombe avant même que le client écrive ou prononce son premier mot. L'électricien qui, pendant son service de nuit ou après une bamboche, quand les auberges ferment, vient prendre son corps, depuis longtemps ne lui ment plus comme un homme ment à une femme avec qui il ne fait que coucher. Avec une surprenante clairvoyance mais aussi des égards étonnants, elle lui a retiré toute envie de parler comme on le fait en général dans les relations adultères. Elle est consciente de sa supériorité et lui l'admire en silence. Cette femme ne ressent pas de jalousie envers les gens en bonne santé, pas d'intolérance non plus. C'est pourquoi elle ne comprend pas elle-même pourquoi le chemin de Magdalena à la poste l'accable tant.

La postière qui reçoit et délivre les télégrammes fut la première à diagnostiquer avec une grande sûreté que cet homme se trouvait pris au piège. Elle le sut la première fois qu'elle le vit et elle ne fut pas vraiment surprise quand son télégramme revint avec l'inscription « Inconnu à cette adresse ». Elle savait qu'il reviendrait et elle sentit qu'il n'y avait pas d'issue pour Josef Erdman. Cette ville était son piège et il y était entré.

Je me tus longtemps avant de parler. Je les écoutais patiemment. Thème de la soirée : l'occultisme. Avec du thé, du vin, du gâteau aux fruits. Bussolin lit les journaux. Dans son atelier d'attrape-mouches de marque Bussolin, au milieu de l'odeur fade, épaisse et poisseuse de ses attrape-mouches, Bussolin,

jour après jour, lit les journaux. Jour après jour, les journaux publient des articles tout à fait sérieux relatifs à des phénomènes étranges et à des expériences que les savants réalisent dans le monde entier sur les médiums. Aujourd'hui la question est : les crimes sont-ils possibles sous hypnose ? Le crime est un beau thème pour eux. Mais pas le crime, ici, à Lent ni le crime à Gorice où ça sent plus la piquette que le sang. Le crime en Corse, la vendetta, la vengeance de sang. Ou à Chicago chez les gangsters. Ou le crime dans une romance triste. Le crime lointain, étranger. L'hypnose est plus proche encore au milieu des épais tapis orientaux et des abat-jour à franges à travers lesquelles les rayons de lumière tombent sur ses joues pâles. Bussolin affirme : la haine peut s'accomplir sous l'influence de l'hypnose. Le mal qui dort en lui surgit soudain de l'homme en état d'hypnose dans toute sa violence. Suit une longue série d'histoires là-dessus, comment on a frappé à la fenêtre de quelqu'un quelque part et ensuite quelqu'un est mort quelque part ; comment quelqu'un a vu dans son rêve un événement qui s'est ensuite réalisé ; comment quelqu'un a pensé à quelqu'un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps et ensuite celui-ci est arrivé ou a donné de ses nouvelles.

Je remarquai que Margerita écoutait sans dire un mot. Je regardai son visage bizarrement éclairé à travers ces franges et elle me sembla consumée par une angoisse silencieuse. Je pris la parole non pour attirer cette plaisante émotion qu'on appelle sur soi et en soi dans ce genre d'endroit, mais en raison de son angoisse, de ses lèvres serrées. Je ne pouvais supporter que les histoires de journaux et d'attrape-mouches de Bussolin provoquent cette angoisse en elle et la pâleur de son visage. Je demandai la parole. Je parlai d'Eva C. De ses émanations, de ses souffrances pendant la matérialisation, de ses convulsions et de sa longue et pénible agonie après cet acte. Je décrivis quelques expériences. La plupart des expé-

riences ont été réalisées sur elle quand elle était encore très jeune. Jour après jour, nuit après nuit, ils ont travaillé sur elle. Si elle vit encore, elle doit être très vieille. Elle doit être très fatiguée et terriblement souffrir quand elle se rappelle tout ce qu'on lui a fait subir. Le monde n'avait pas encore eu de cobaye comme Eva C. À aucun animal, on n'a injecté autant de médicaments expérimentaux qu'on ne lui a infligé de tourments psychiques. Cela produisit son effet, Margerita se pencha en arrière dans l'obscurité et je vis que ses mains tremblaient. Elle était bouleversée. Les autres aussi écoutaient attentivement. Pendant un moment, je me tus, prenant plaisir à leurs regards curieux et surpris.

Ensuite, je continuai et gâchai tout. En plus de la fameuse Eva C. et de ses démonstrations à Paris et à Munich qu'il est sans doute possible d'expliquer par sa nature hystérique – car c'est probablement vrai qu'elle ne distinguait pas la réalité du fantasme –, en plus d'elle et des esprits qu'elle matérialisait, la seule chose qui soit encore intéressante en biologie et en physiologie occulte, c'est la télépathie. A. de Rochas a remarqué qu'en situation médiumnique, la sensibilité déborde des limites du corps comme si, autour de ce corps, se créait une sphère déterminée à l'intérieur de laquelle une sensation pouvait naître sans contact. Cette sphère s'étend à deux ou trois mètres autour du corps, cependant elle se divise en strates dont la plus proche et la plus sensible est celle située à trois ou quatre centimètres de distance. Mais quoi, Margerita était très éloignée de cette sphère, là-bas, à l'autre bout de la pièce, elle n'était même pas dans la dernière strate de la sphère.

Elle n'avait plus les lèvres serrées, la pâleur de son visage avait disparu. Elle souriait, seule Eva C. l'intéressait, uniquement ce qu'on faisait avec elle. Bussolin saisissait son verre de vin de plus en plus souvent, les mains des femmes émiettaient entre leurs doigts le gâteau aux fruits. L'ingénieur Samsa s'ennuyait franchement. Il s'intéressait aux mesures